

S H I H - L I K O W

LA SOMME
DE NOS FOLIES

*Roman traduit de l'anglais (Malaisie)
par Frédéric Grellier*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

*Pour mes parents,
dont les vérités discrètes perdurent.*

Auyong



D'ŒUFS ET DE PLUIE

À Lubok Sayong, l'eau est un vrai problème. Simple-
ment parce qu'il y en a trop. Notre ville est située dans
une cuvette, au fond d'une vallée bordée d'un côté par
la Perak et de l'autre par un affluent de la Sayong.
Les deux rivières embrassent la ville, au pied des
contreforts d'une chaîne montagneuse qui court
comme une épine dorsale le long de la péninsule.
Cette topographie malheureuse et la conspiration des
méandres y veillent : Lubok Sayong est vouée à être
inondée. Dès qu'il pleut, la vallée se remplit comme
une bassine sous un robinet ouvert.

Dans les annales de notre bourg, les déluges n'ont
rien d'exceptionnel. À Lubok Sayong, nous n'incriminons
ni l'état des routes, ni la déforestation, ni
l'envasement des rivières, ni l'engorgement du réseau
pluvial, ni même ces coupables tout désignés que sont
les fonctionnaires corrompus employés dans les admi-
nistrations responsables des routes, forêts, rivières et
réseaux en question. Quand on vit à la confluence
de la volonté divine et des lois de la météorologie,
on se résigne à l'idée d'être submergé plusieurs jours
par an.

Les précipitations se limitent parfois à quelques
ondées ensoleillées ; les rivières grossissent dans leur lit
et des flaques apparaissent sur les routes basses. Mais
bien souvent, les pluies torrentielles et les inondations

ravagent les maisons et emportent des vies.

Certains soutiennent que nos trois lacs sont la cause de ces inondations : deux entailles en croissant dans le relief qui en encadrent une troisième, de forme circulaire. Les fines bandes de terre qui les séparent ont l'air d'être là par erreur, comme les vestiges de tâtonnements géographiques. À la saison des pluies, les trois lacs enflent dans un même but : se gorger d'autant de pluie que possible pour ne plus former qu'une seule masse d'eau. Et quand ils y parviennent, qu'ils fusionnent et que leurs flots font déborder les deux rivières qui cernent la ville, alors Lubok Sayong est inondée de tous les côtés.

Avec un tel décor de lacs et de montagnes, on n'échappe pas à une légende locale. Si seulement les pères fondateurs de Lubok Sayong avaient eu l'intelligence de nous laisser une relique, quitte à l'enjoliver par ce qu'il faut de superstitions et d'à-peu-près, les guides de voyage nous incluraient aujourd'hui dans leurs itinéraires. Malheureusement, Lubok Sayong n'abrite aucun célèbre champ de riz calciné ni aucun tombeau controversé d'un guerrier vaincu, comme sur l'île beaucoup plus touristique de Langkawi. Chez nous, la légende est servie comme les *nasi lemak bungkus* : réchauffée, à peine garnie, et en portion bien trop chiche pour satisfaire l'appétit et l'imagination.

D'après la légende, une princesse importée, de Chine ou d'Aceh selon les versions, se jeta d'une falaise de calcaire parce qu'on voulait la marier à un prince guerrier des environs. Le promis, goujat et laid, qui n'était pas de première fraîcheur, avait déjà trois épouses et tout un harem. Pas vraiment de quoi faire rêver une jeune vierge de sang royal associant l'amour à des lettres en vers et des rendez-vous au clair de lune

au bord d'un bassin de lotus. Quand elle s'écrasa au cœur de la forêt, son sang forma le lac connu sous le nom de *Tasik Bini Empat*, « lac de la Quatrième Épouse ».

Ses deux demoiselles de compagnie se jetèrent dans le vide après elle, par solidarité, ou pour se soustraire au regard concupiscent du vieux fiancé privé de sa promise. Elles ont donné naissance aux deux lacs anonymes qui encadrent le lac de la Quatrième Épouse et depuis lors, condamnées pour l'éternité à l'exil et à la solitude, elles n'aspirent qu'à se réunir à la saison des pluies. Ensemble, elles se déversent dans les rivières qui vont jusqu'à la mer, dans l'espoir que les courants les ramèneront jusqu'en Chine ou en Aceh.

Comme je l'ai dit, cette histoire n'est pas très grand public. Il y a tout le tragique voulu, mais il y manque un héros, un rival qui ferait battre le cœur de la princesse au funeste sort. Trois jeunes vierges qui se suicident et aucun beau rôle masculin, cela donne une légende avec un léger parfum de saphisme difficile à exploiter. La plupart des habitants de notre bourg ne savent même pas qu'on lui doit une expression locale, *Banjir sampai balik Cina*, « une crue à vous ramener en Chine », autrement dit une très grosse inondation. Bien trop souvent d'ailleurs, ces dernières années, nous avons eu à subir les caprices de ceux qui veulent nous renvoyer en Chine, les politiciens comme la météo.

La grosse crue de cette année-là débuta par des pluies inhabituelles qui s'abattirent sur Lubok Sayong au cœur de la saison chaude. « Après le tremblement de terre en Indonésie, avant les inondations à Taïwan, et une heure après l'éclipse solaire. » C'est ainsi que Mami Beevi situait ce déluge comme Lubok Sayong

n'en avait pas connu depuis vingt ans. Il était midi, au moment de l'éclipse, tous les enfants étaient dehors, brandissant devant leurs yeux des bouts de pellicule photo pour observer sans risque l'ombre circulaire de la lune qui gobait le soleil.

C'est Beevi qui avait eu l'idée de donner les négatifs aux enfants. Nés à l'époque des smartphones avec caméra intégrée, ils ignoraient ce qu'était une pellicule et n'avaient jamais vu de négatifs. Beevi en avait tout un stock chez elle, conservés dans leurs pochettes et soigneusement rangés dans les enveloppes d'origine. Une semaine avant l'éclipse, elle en avait adressé aux écoles de Lubok Sayong, avec des instructions écrites sur les précautions à prendre pour regarder le soleil sans s'abîmer les yeux. C'est ainsi qu'une bonne partie de la population observa le phénomène ce jour-là, à travers les images en miniature de Beevi et sa famille, figées en instantanés Kodak et gravées par la chimie sur des bandes en plastique Fuji ou Ilford.

Elle me demanda : « Auyong, comme ils regardent le soleil à travers mes négatifs, penses-tu que les images resteront gravées dans leurs yeux ? Quand quelqu'un est assassiné, on dit que l'image du meurtrier s'imprime sur la prunelle de sa victime.

— Allons, Beevi, c'est une éclipse, pas la fin du monde.

— Ah bon ? À chaque instant, c'est la fin du monde pour quelqu'un. »

Ce penchant macabre était récemment apparu chez elle. Après tout, allez savoir si le soleil n'avait pas imprimé sur la rétine des enfants les minuscules images inversées de Beevi et de sa famille.

Bien que nous n'ayons observé par ici aucun signe funeste ni aucun miracle, il paraîtrait qu'ailleurs des

paralysés avaient marché, des malades avaient guéri, des muets s'étaient mis à chanter et qu'une musique céleste avait empli les cieux. Les témoignages abondaient sur Internet.

Par cette chaude journée, un seul phénomène exceptionnel fut constaté à Lubok Sayong : des œufs tenaient en équilibre.

Tandis que les enfants les positionnaient sur le béton brûlant, nul n'invoqua les lois de la gravité, pas même les professeurs de sciences physiques. Un peu de magie dans l'air, c'est toujours bon à prendre.

Quelques semaines auparavant, un trafic d'œufs de contrefaçon avait défrayé la chronique. Cela me dépassait qu'on pût envisager de fabriquer quelque chose d'aussi complexe et courant qu'un œuf. Concocter un savant mélange d'ingrédients chimiques et de colorants alimentaires, transporter des produits aussi fragiles depuis la Chine, pour finalement les vendre vingt sens pièce ? Pas rentable. Il n'y a selon moi qu'un Chinois du continent pour concevoir pareille arnaque, j'en suis convaincu, toutes les choses nuisibles ou toxiques viennent de Chine : le lait en poudre frelaté, les conserves empoisonnées au mercure, les souvenirs en toc, les femmes-dragons voleuses de maris et les œufs de contrefaçon.

Les enfants de Rahman, le voisin de Beevi, essayaient eux aussi de faire tenir en équilibre des œufs de caille, de poule et de canard. En prévision de cette petite expérience, Rahman avait réuni tout un assortiment d'œufs, y compris des faux. Ils tenaient tous debout, sauf les œufs durs, les œufs de canard salés, et les faux. On s'amusait follement, aussi bien d'arriver à en faire tenir que de les voir basculer.

Tandis que toute notre attention était accaparée par les œufs et l'éclipse, la saison des pluies nous tomba dessus. En une seconde, on abandonna les œufs et les négatifs pour courir se mettre à l'abri. C'est vous dire si cela fut soudain. Pas le temps de rentrer les affaires laissées dehors ni le linge qui séchait sur les fils. Les œufs encore debout vacillèrent, basculèrent, et les gouttes, d'un calibre impressionnant, les fracassèrent sur place.

Les saisons ont beau être capricieuses depuis quelques années, cet épisode fut particulièrement fulgurant. Six jours durant, les trombes d'eau portées par le vent firent claquer les plaques de zinc mal fixées des toitures. Le martèlement incessant de la pluie sur la terre, sur la route et sur les arbres étouffait tous les autres bruits, y compris le tonnerre. La pluie s'infiltrait quasiment à l'horizontale dans les maisons, par les persiennes et par les fissures dans les portes ou les murs. Elle tombait si fort qu'elle criblait de trous les toits rouillés des maisons les plus anciennes et transformait de simples nids-de-poule en véritables fosses. La pluie battante cabossait même les voitures, en particulier la carrosserie médiocre des premières Proton dont les capots et les toits s'incurvaient sous les coups répétés. On voyait encore bon nombre de ces vieux tacots circuler à Lubok Sayong, réparés à ce qu'on raconte avec le métal des boîtes de chocolat en poudre.

La pluie nous privait du soleil, et de la télévision par satellite. Elle causa aussi son lot de coupures de courant, si bien que la journée se passa dans la pénombre. Comme il pleuvait de plus en plus fort, il fallut mettre en hauteur tout ce qui pouvait l'être en attendant l'inévitable crue.

Privée de télé, et de ses soaps sud-américains et coréens doublés en malais, plus d'une femme adressa un « Tu fais quoi, chéri ? » à son mari. Neuf mois plus tard, la cigogne livra quelques heureuses surprises à la maternité locale. Les registres s'enrichirent de bébés prénommés Siti Bianca, Nor Gabriela ou Gustavo Lim, en hommage aux personnages des feuilletons préférés de leurs mères.

Alimentés par les pluies incessantes, les trois lacs grossissaient allègrement. Le lac de la Quatrième Épouse enlaça les deux plus petits en forme de croissant et la Sayong quitta son lit. Le deuxième jour, les zones basses de la vallée furent inondées et dès le troisième, l'eau atteignit le haut des pilotis de la maison de Beevi. Enfin réunies, la princesse du lac de la Quatrième Épouse et ses demoiselles de compagnie purent commencer leur voyage de retour vers la Chine ou vers Aceh, bien loin de notre petite ville du Perak.

LA QUEUE DU POISSON

Pendant le déluge, le poisson de Beevi s'en donna à cœur joie dans son aquarium. Elle passait son temps à l'observer. Le poisson nageait de long en large, propulsé par des petits battements de queue, flanquant des coups de nageoire enthousiastes contre les parois. Dans un sens puis dans l'autre, sans arrêt, cambrant son long corps juste avant que le museau ne cogne le verre.

Construit sur mesure par la société Soon Seng à Ipoh, l'aquarium de deux mètres reposait sur un support métallique. Le poisson, pas plus gros qu'un alevin quand je l'avais offert à Beevi deux ans auparavant, faisait la taille de mon avant-bras. Le spectacle avait quelque chose d'hypnotique, comme de regarder en boucle la vidéo d'un fou en train de tourner en rond entre quatre murs. J'étais assis devant l'aquarium avec Beevi. Au bout d'un quart d'heure, j'ai cru que j'allais devenir dingue. Je ne comprenais pas comment Beevi et le poisson faisaient pour tenir. Une telle monotonie créait une tension insoutenable.

Beevi approcha le visage de l'aquarium, tapota le verre avec l'ongle de son index et dit : « Ohé ! mon poisson, qu'est-ce que tu fabriques ? »

Le poisson fixa sur elle un œil rond.

« As-tu jamais songé, Beevi, qu'il est impossible de regarder un poisson dans les yeux ? »

— Et alors ? La moitié des forces de police de Lubok Sayong, en particulier ton cher ami, serait bien en peine de regarder quiconque dans les yeux ! Tous plus véreux qu'une mangue pourrie. N'est-ce pas, mon poisson ? »

Le cher ami en question était Sevaraja, le surintendant adjoint de la police locale. Je l'appréciais beaucoup, nonobstant les comparaisons fructifères de Beevi.

Elle savait parfaitement ce que voulait son poisson. Il voulait prendre le large, et se livrait depuis trois mois à toutes les ruses et manœuvres imaginables. J'avoue qu'au début j'étais dubitatif. Pour moi, les poissons étaient des créatures dépourvues d'intelligence, tout juste bonnes pour l'hameçon et le wok. J'ai appris depuis à me montrer moins sceptique, et pas seulement à propos des poissons.

Il a commencé par une grève de la faim. Il ne touchait plus aux vers de terre et criquets vivants qu'elle lui donnait. Il se laissait mollement couler au fond de l'aquarium, ses écailles noircissaient. Beevi le cajolait et le sermonnait tour à tour pour l'inciter à se nourrir, attentive comme je ne l'ai jamais vue pour rien ni personne. Elle adorait son affreux poisson.

« Tu veux mourir ? Tu n'as que deux ans. Un poisson de ton espèce peut vivre un demi-siècle ! Vas-y, crève, grand bien te fasse ! Fais la diète, puisque t'es si malin ! Tu verras où ça te mène. Je prendrai des poissons rouges. Au moins, c'est mimi et ça ne fait pas d'histoires ! Ou peut-être des combattants. Eux se contenteront d'un bocal à confiture, contrairement à toi. Non mais, quel poisson exige un aquarium de la taille d'un bungalow ? »

Cette fois-là, Beevi remporta le bras de fer. Malgré

l'appel de l'eau vive et du large, son poisson comprit qu'il ne parviendrait pas à se libérer. Il se remit à manger et reprit des forces, sa peau retrouva son éclat argenté.

Une autre fois, Beevi oublia de replacer le couvercle sur l'aquarium, distraite par la sonnerie de son portable qu'elle égarait sans cesse. Elle se retourna et s'éloigna, la tête ailleurs, laissant l'aquarium découvert. Le poisson se banda comme un arc, jaillit hors de l'eau et atterrit par terre, à l'asphyxie, les ouïes comme des soufflets.

Beevi m'a raconté qu'elle était entrée dans une colère noire et lui avait hurlé : « Tu veux vraiment mourir, couillon de poisson ? Tu veux te suicider comme un pauvre malheureux ? » Elle l'avait attrapé et remis dans l'aquarium, tout en sachant parfaitement ce qu'il voulait. Le poisson lui-même savait qu'elle le savait.

« C'est pas pour aujourd'hui, mon gros. Peut-être le jour où ta vieille Beevi sera prête à rencontrer son créateur, là, tu pourras partir. En attendant, on va se tenir compagnie. »

Le poisson bouda pendant des jours.

Au cinquième jour du déluge, la pluie n'était plus qu'une bruine délicate. Un voile fin et silencieux ridait à peine la surface des eaux boueuses qui avaient envahi le paysage. Chez Beevi, des vaguelettes venaient lécher le seuil de l'entrée. La véranda était inondée.

Les jours précédents, la crue avait emporté la plupart de ses meubles et pourtant elle pouvait s'estimer heureuse. Sa maison ne s'était pas détachée pour dériver comme celle de son voisin. Il ne restait plus à Rahman que les marches joliment carrelées et les fondations de béton sur lesquelles avait reposé sa

maison. Après le déluge, on la retrouva un kilomètre plus loin, au pied du cimetière chinois. Elle y est encore aujourd'hui, livrée à la mousse et aux histoires de revenants.

Beevi était tendue et de mauvaise humeur parce qu'il y avait trop de monde chez elle. Dès le deuxième jour de la crue, des secouristes bénévoles arrivés de la capitale avaient choisi sa maison pour y établir leur quartier général. Ils ne cessaient d'aller et venir, ils parlaient trop, n'étaient jamais d'accord entre eux et se disputaient comme des chiffonniers.

Le poisson lui aussi mettait une fois de plus la patience de Beevi à rude épreuve. L'eau de son aquarium était trouble à cause des criquets noyés et des vers de terre qu'il ne mangeait pas. Il gisait inerte, le ventre blanc plaqué contre le fond, mimant parfaitement le mort. Si je n'avais vu ses nageoires onduler faiblement dans le courant créé par la pompe à air, j'aurais cru qu'il était mort.

L'eau était vraiment trouble, personne n'avait pris le temps de la changer. Pendant que Beevi parlait à son poisson, l'une des bénévoles, une jeune femme prénommée Shan, me demanda quelle espèce c'était.

« Dites, ce n'est pas un arowana ? Les arowanas ont des moustaches et une bouche bizarre... » Elle se déforma les lèvres avec les deux index. « On dirait un bouledogue. »

Je secouai la tête.

« Un tête-de-serpent, peut-être ? insista-t-elle.

— Non, bon ni en friture ni à la vapeur. »

Elle laissa tomber.

« Allez, mange quelque chose, disait Beevi. Sois gentil, mon poisson. Je prends soin de toi, non ? Je sais bien que tu te sens à l'étroit dans ton aquarium, mais

tu as encore la place d'y nager pour au moins deux ans. »

Le poisson demeurait immobile.

« Tu es vraiment sans cœur ! Depuis le temps qu'on est ensemble, c'est comme ça que tu me remercies ? »

Shan était assise sur un tabouret rond. Cela faisait trois jours qu'elle était là. Elle avait vu le pire de l'inondation et était exténuée à force de décharger des camions de bouteilles d'eau minérale, de sachets de nouilles chinoises, de conserves et autres produits de première nécessité. Elle se plaignait d'avoir les épaules en compote. « Je suis claquée ! J'aurais besoin d'un bon massage en rentrant. » Elle se frotta la nuque, agitant sa queue-de-cheval.

Beevi eut un ricanement dédaigneux.

Shan lui jeta un regard en coin : « Cette bestiole va mourir. »

Beevi remonta les manches de son *baju kurung* et plongea les bras dans l'aquarium.

« Qu'est-ce que tu fais, Beevi ? m'étonnai-je.

— Le moment est venu de le libérer. Croyez-moi, tous autant que vous êtes, vous ne savez pas ce que c'est d'être vraiment claqué ! Viens, mon poisson. Tu as assez attendu comme ça. »

Elle le sortit de l'eau et le garda un instant dans ses bras. Il resta lové contre elle comme un bébé, le museau appuyé sur son épaule. Beevi lui susurra des mots de réconfort tandis qu'elle se dirigeait vers la porte et se penchait pour le mettre à l'eau.

Le long corps glissa entre ses mains et la queue fut la dernière à plonger et disparaître. Il y eut une ondulation à la surface, quelques mètres plus loin, et le poisson sortit sa queue de l'eau avant de l'abattre, comme une baleine miniature. Beevi éclata de rire

et lui présenta son majeur.

« Voilà ce que je te dis, vieille canaille ! » lança-t-elle en direction de l'eau redevenue lisse. « Où iras-tu ? Rivière, lac ou égouts ? »

Shan haussa les épaules, comme s'il fallait se montrer indulgent avec les provinciaux et leurs petites excentricités. Beevi resta un long moment devant la porte, à contempler le paysage que l'eau avait métamorphosé. Vue de dos, elle me sembla vieillie et plus frêle que jamais.

COMMENT VOULEZ-VOUS
QUE ÇA AILLE BIEN LE MATIN ?

Nous fûmes nombreux à Lubok Sayong à être soulagés quand les hordes de bénévoles levèrent le camp pour regagner la capitale où les attendait leur vraie vie. La nourriture et les produits de première nécessité étaient les bienvenus, nettement moins l'intense énergie qu'ils avaient déployée pendant ces quelques jours. Nous étions épuisés, sur les genoux.

Passé le chambardement des premiers jours, l'exaspération couva. L'entrain des bénévoles et leurs platitudes bien intentionnées ne pouvaient qu'irriter la population, déjà sur les nerfs.

En vérité, nous étions nombreux à préférer l'aide paresseuse de la police et des pompiers. Avec eux, nous partagions un flegme convivial et une patience indulgente pour l'inefficacité. Notre malheur commun était à l'origine de vraies amitiés. Ces heureux citadins, eux, n'avaient à nous offrir qu'une compassion de passage. Bien que cela ne fût jamais exprimé, le fait qu'ils ne subissent que temporairement les épreuves de Lubok Sayong nuançait sacrément la valeur de leur dévouement.

Ceux qui avaient élu domicile chez Beevi n'étaient pas les moins pénibles. Leur bonne humeur forcée était agaçante, en particulier celle de Mr Leong. Les blagues vaseuses qu'il enchaînait nous arrachaient des sourires crispés. Même Shan, la fille à la queue-de-cheval, levait les yeux au ciel derrière son dos.

Shan s'apprêtait à quitter Lubok Sayong avec Leong et Devan, un autre bénévole. Leong avait garé sa grosse Range Rover dans le haut de la ville près de l'école, bien à l'abri sous une bâche, mais il tenait, avant de s'en aller, à construire une passerelle entre la maison de Beevi et l'école, comme un gamin persuadé que son élastique transformé en catapulte est une invention qui va changer le monde.

Leong et Devan avaient emprunté mon canot de fortune pour ce qu'ils appelaient « une mission de reconnaissance ». Je l'avais fabriqué à partir d'anciens barils de produits chimiques, trois moitiés sciées dans la longueur attachées avec un fil en nylon, ex-corde à linge de Beevi. J'avais ajouté un auvent constitué de branchages et d'un vieux parapluie à pois. Devan faisait avancer mon esquif grâce à deux raquettes de ping-pong clouées sur un manche à balai.

L'embarcation pouvait transporter deux adultes peu corpulents. Quoique petit, Leong était grassouillet et je craignais qu'il ne fût trop lourd. La coque s'était enfoncée de vingt centimètres quand il y avait pris place, mais elle avait fini par se stabiliser et je me félicitai d'avoir su bricoler un rafirot opérationnel.

À leur retour, Leong sauta sur la véranda de Beevi, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, le bas du T-shirt trempé et gonflé par une poche d'air entre bedaine et poitrine.

« Bonjour ! » lança-t-il d'une voix claironnante pour s'annoncer. « Bonjour, bonjour ! J'ai une bonne nouvelle, les amis : nous avons trouvé deux tas de planches, d'un mètre quatre-vingts de long sur quinze centimètres de large. Il y en a environ trois cents.

— Ça va prendre combien de temps ? s'enquit Shan.

— Peut-être une journée. Voici le projet : on part

de là-bas, dit-il en pointant le pouce, jusqu'à la cuisine ici. Puis de la véranda tout droit jusqu'à la route principale, direction la colline.

— Mais, on est censés s'en aller demain...

— Alors il faut s'y mettre dare-dare, jeune demoiselle ! décréta-t-il en agitant l'index. Allez, zou ! »

Elle lui tourna le dos en pestant et reporta son attention sur les poules de Beevi, qu'elle avait chassées la veille à coups de balai après les avoir surprises à s'agiter sous la charpente où elles s'étaient perchées. Quoique peu futées, elles avaient su se dénicher un endroit au sec. Shan n'aimait pas l'idée qu'elles puissent se soulager de là-haut alors qu'elle-même était en dessous. Elle avait vu, nous expliqua-t-elle, une poule brune pondre un œuf qui avait fait plouf dans l'eau comme un caillou. Cette histoire la faisait rire à gorge déployée, mais personne ne la crut.

Elle fourra les poules dans un panier à linge en plastique, le ferma avec un entrelacs de raphia et accrocha le tout aux barreaux d'une fenêtre. Après un moment de panique, les poules finirent par se calmer. Elles se tenaient à présent serrées les unes contre les autres dans leur poulailler de fortune, résignées à la patience, comme Shan.

« C'est une perte de temps, soupira Devan. On va construire une passerelle qui ne mène à rien et s'arrête au milieu de nulle part. Comme le projet de liaison à grande vitesse entre Johor Bahru et Singapour.

— On est tous fatigués, se plaignit Shan. Je veux rentrer chez moi. »

Leong et Devan se mirent à parler en même temps. Leong me rappelait le jeune homme que j'avais été, à l'époque où je dirigeais un hypermarché de la taille d'un stade de football. Excessivement sûr de moi y

compris dans l'erreur, j'avais toujours raison et je jugeais mes collaborateurs trop bêtes ou trop paresseux pour les écouter. Je voyais, en toute personne et en toute chose, dix défauts à corriger, ce que je ne me privais pas d'exprimer haut et fort.

Shan ressassait son refrain : « Je suis fatiguée, je veux rentrer chez moi. Je suis fatiguée, je veux rentrer chez moi. »

Elle avait beau chuchoter, c'était pénible à la longue. Les deux hommes haussèrent le ton, hurlant à qui mieux mieux.

Beevi bouillonnait, le visage de plus en plus sombre à mesure que la colère montait. Assise près de l'aquarium, elle avait suivi la dispute sans rien dire.

Elle explosa soudain : « Taisez-vous ! Taisez-vous, bande d'imbéciles ! Dehors ! Fichez-moi le camp ! Et tant pis si c'est à la nage ! Dehors ! Je n'ai pas besoin de votre passerelle ! Reprenez vos grosses bagnoles et fichez-moi le camp ! »

Un grand silence s'abattit dans la maison.

Stupéfaite, Shan dévisageait Beevi.

« Du calme, ma sœur, dit Leong. Pas la peine de s'énerver. On veut juste vous construire une belle petite passerelle.

— Me construire une belle petite passerelle ? cracha Beevi en se levant.

— Tout à fait, madame. Une belle petite passerelle. »

Ce Leong, avec son ton condescendant, ne perdit rien pour attendre. Elle lui mit son poing dans la figure. En plein dans le nez.

« Dehors, vous et votre belle petite passerelle et votre bande d'incapables ! »

Un filet de sang s'écoulait de la narine gauche de Leong.

« Je crois qu'elle m'a cassé le nez ! glapit-il.

— Ah ça, pour sûr, elle vous a dans le nez, dit Devan.

— Emmenez-moi à l'hôpital. »

Quand Leong retira ses lunettes, un verre tomba au sol. « Et en plus, elle a bousillé mes lunettes, cette vieille garce ! Comment je vais rentrer à KL ?

— Je peux prendre le volant », proposa Shan en riant sous cape.

Leong n'avait pas volé la droite qui lui avait brisé le nez et ses lunettes à double foyer. Moi aussi, j'en aurais mérité une à l'époque de l'hypermarché. Peut-être que ça m'aurait appris à respecter les imbéciles et les tire-au-flanc qui travaillaient avec moi, tous ces pauvres gens qui cherchaient simplement à gagner leur vie. J'aurais peut-être eu droit à une montre ou à un stylo en cadeau de départ après trente années de bons et loyaux services. Au lieu d'une plaque sur laquelle était gravé : « Comment voulez-vous que ça aille bien le matin ? » C'était la réponse que je faisais à ceux qui me saluaient d'un « Comment allez-vous ? » en arrivant au travail. Sur la carte qui l'accompagnait, il était écrit : « En vous souhaitant des matins plus heureux ! » Depuis que j'étais à la retraite, aucun de mes anciens collègues ne m'avait appelé. J'aurais cru que cela me serait égal, mais j'en étais affecté, bien plus que je ne voulais l'admettre.

« Allez-vous-en ! s'emporta Beevi en les poussant vers la porte. Dehors ! Dehors ! Dehors ! » Son visage était noir comme le fond d'un wok.

« Allez-vous-en ! Et vous, ma petite, vous allez me faire le plaisir de libérer mes poules ! »

« Maintenant, aurais-je pu répondre à mes anciens collaborateurs, je sais ce qu'est un matin heureux. »

LES CRÉATURES DU DÉLUGE

Le début de la décrue et l'approche d'une élection partielle nous valurent des visiteurs d'un autre genre, les équipes de campagne de la coalition au pouvoir et d'un parti d'opposition. Ces gens arrivaient les bras chargés de sacs de riz et de téléphones portables pour faire passer leurs beaux discours. Ils distribuaient aussi toutes sortes de subsides pour s'assurer des voix. Il y en eut pour les retraités, les handicapés et leurs mères, les orphelinats, les écoles et les associations caritatives, les élèves méritants, les fonctionnaires à la retraite et les veuves de fonctionnaires, les agriculteurs, les pêcheurs, les ouvriers des plantations d'hévéas, les épiciers et les sportifs, les mères célibataires et les orphelins, les malades hospitalisés, les vieux de plus de quatre-vingts ans et les bons samaritains. La liste était longue. Décréter que tout le monde avait droit à quelque chose, sauf les honnêtes contribuables, eût été plus simple et plus direct.

Dans les journaux, on pouvait lire en gros titre : « Les inondations sont un bienfait pour la nation », citant l'épouse d'un ministre qui vantait les mérites des catastrophes naturelles, une occasion pour les Malaisiens, peuple au grand cœur, de manifester leur tempérament dévoué et généreux. Une catastrophe, soutenait la dame, permet à une communauté de se souder autour d'un but commun. À la page suivante,

des articles étaient consacrés aux enfants emportés par les eaux, illustrés de photos de leurs parents en larmes.

Sur les cartons de papier toilette, couches, désinfectants et autres produits de première nécessité s'affichait le visage de son ministre de mari, au sourire de chat repu, avec le slogan : « Votez pour un gouvernement de compassion. » Des groupes de militants en T-shirt aux couleurs du parti clamaient qu'ils étaient de tout cœur avec Lubok Sayong. Les gens jouaient des coudes pour être sur les photos aux côtés de la célébrité du jour, et on entonnait en chœur : « Vive les inondations ! » Pour ceux dont les difficultés étaient bien réelles, cette opération de relations publiques dégageait des relents encore plus nauséabonds que ceux de la crue.

J'embarquai sur mon rafiote pour aller demander à Ismet Selamat, le potier de la ville, artiste et bricoleur, de m'aider à mettre en place la passerelle de Leong. L'élection devait avoir lieu la semaine suivante et le bureau de vote était dans l'école. La passerelle serait indispensable si les eaux ne s'étaient pas retirées d'ici là, ou si elles laissaient place à un borbier que Beevi aurait peine à traverser pour aller voter. Quant à moi, je n'étais pas inscrit sur les listes. Ma carte d'identité mentionnait encore une adresse dans une banlieue de la capitale.

À Lubok Sayong, tout venait en un seul exemplaire : la rue principale, le rond-point, le feu rouge, le commissariat de police, la caserne des pompiers et son unique camion, le bureau de poste, la station-service, la tour de l'horloge, le supermarché, le cinéma, le Kentucky Fried Chicken, l'école malaise, la chinoise, celle des Tamouls, et même un pensionnat chrétien pour jeunes filles, histoire de faire bonne mesure. Nous

avons un gîte d'État, infesté de cafards, et un hôtel deux étoiles avec un bar-grill au rez-de-chaussée, le Hemingway. L'hôtel proposait des chambres avec ou sans petit déjeuner, climatisées ou non, avec ou sans eau chaude ; quant au bar, pas sûr que le romancier américain y eût trouvé les cocktails à son goût.

Décrit ainsi, on aurait pu croire que Lubok Sayong se traversait aisément à pied, mais la ville s'étendait bien au-delà de son unique rue principale. Il y avait les trois lacs, quelques hameaux éparpillés, les anciennes plantations d'hévéas et celles, plus récentes, de palmiers à huile, de litchis et de pitayas, les écoles en périphérie et les ponts enjambant les rivières. Il était donc compliqué de s'y déplacer autrement qu'en voiture ou à moto.

Ismet et sa famille habitaient de l'autre côté de la vallée, l'une des quelques maisons autour de la gare. En temps normal, il fallait un bon quart d'heure pour s'y rendre en voiture depuis le centre ; la route décrivait une large boucle, prenant d'abord la direction du nord avant d'obliquer vers le sud car le passage à niveau se trouvait à l'opposé de la gare. Mais dans mon rafirot, je n'avais qu'à couper en ligne droite au-dessus des rails inondés.

Partout, des enfants jouaient dans l'eau trouble, là où les routes s'étaient liquéfiées. Ceux-là mêmes qui s'étaient amusés à faire tenir des œufs en équilibre pendant l'éclipse. Les plus jeunes dérivaien dans des bassines et des seaux. Un garçonnet tout menu, affublé de lunettes de soleil d'aviateur, se prélassait dans un *kawah*, un wok géant dont on se sert lors des banquets de mariage ou pour préparer du *dodol*. Plusieurs gamins essayaient de rester debout sur une porte qui flottait à peine, attachée à un lampadaire.

Les plus âgés faisaient des sauts périlleux à partir d'un toit ou d'un arbre. D'autres, agrippés aux panneaux de signalisation, grimaçaient comme des singes. Les eaux boueuses avaient englouti toutes les voies, créant un paysage méconnaissable et insolite.

J'eus droit aux saluts de toute cette marmaille dans mon embarcation ridicule.

« Attention aux crocodiles et aux serpents ! leur criai-je. *Jangan nanti kena makan buaya!* »

Cela les fit bien rire, et ils me suivirent à la nage en imitant des crocodiles.

Je me félicitais du départ des bénévoles, nous laissant le plaisir d'assister à de telles scènes. Attention aux maladies véhiculées par l'eau, répétaient les gens de la capitale. Attention aux crocodiles et aux serpents. Attention de ne pas marcher sur la carcasse pourrie d'une bête morte. Gare au choléra. Gare aux tourbillons et aux courants. Ils publiaient des consignes de survie dans des journaux qui n'étaient pas distribués ici et qu'on lisait dans la capitale en sirotant un café latte frappé, bien installé au sec chez Starbucks. Gare à la vie.

Je trouvai Ismet torse nu devant sa maison, de l'eau jusqu'à la taille. Il pêchait au filet.

« Comment vas-tu, Ismet ? »

— Ça peut aller, bro. Y a du poisson. »

Il était charitable de me donner du « bro », avec nos trente et quelques années d'écart.

« Oui, les poissons d'Adi ont dû encore s'échapper de leurs bassins. Le pauvre, ça doit bien faire la troisième fois. »

— Et qu'est-il arrivé aux sangsues de la folle, à ton avis ? »

Ismet faisait allusion à une voisine qui élevait des

sangsues destinées à un usage cosmétique et thérapeutique.

« Emportées elles aussi, j'imagine. Ça fait de la peine pour eux, la crue est sévère cette année.

— Ils ne sont pas les seuls à en pâtir.

— Tes poteries ?

— Disparues, bro. Toutes embarquées par la crue avant que je puisse les sortir de l'atelier. Même les *tempayans*. » Ces grosses urnes étaient sa spécialité. « C'est le destin, soupira-t-il. Je ne suis qu'un artiste raté, je ferais mieux de bosser dans un magasin ou dans ton usine, à dénoyauter des litchis. »

Il sortit son filet de l'eau avec trois prises encore frétilantes. Il les extirpa des mailles et les plaça dans un sac accroché à un arbre. Dans un chuintement de plastique, les poissons s'agitèrent encore un peu avant de mourir.

Ismet était doué de ses mains. Il façonnait des poteries qu'il cuisait au four et dont personne ne voulait. Je lui avais proposé plus d'une fois de l'embaucher dans ma conserverie de litchis, mais il avait toujours refusé. Le besoin de créer de ses mains était trop fort. Chaque fois qu'il passait à l'usine et voyait les employés en uniforme travailler à la chaîne, il disait que ça le rendrait fou. J'essayais de voir les choses de son point de vue, celui d'un potier dans son atelier, un cabanon où rôdaient les chats et où gazouillaient les oiseaux dans des cages suspendues au plafond. Je devais bien convenir que l'usine, avec ses ouvriers coiffés de charlotte, ses sifflements de pistons, ses machines en mouvement et ses conserves bringuebalant par centaines sur les tapis, avait un côté infernal.

« Tu vas rebondir, jeune et talentueux comme tu es. Tu mérites mieux que mon usine. Et puis je ne tiens

pas à ce que tu viennes déconcentrer ces dames ! »

Il me sourit, ses dents étincelantes barrant son visage aussi lisse que du bois poli. Le garçon était redoutablement séduisant, grand, musclé par le travail physique, avec ce rasage négligé des acteurs à la mode. Je le surnommais le DiCaprio de la poterie, mais ça lui passait au-dessus de la tête. Il était d'une nature bienveillante, c'était sa force et sa faiblesse. Et il travaillait dur, trait peu courant à Lubok Sayong. Tous les jeunes gens de valeur partaient, et ceux qui restaient préféraient se la couler douce plutôt que de s'échiner à bosser.

« Méfie-toi des crocodiles, dis-je. D'après le surintendant adjoint Sevaraja, on en a aperçu un sur le toit de l'abribus à l'arrêt pour Simpang Keladi, là où ton père vend ses jaques et ses *petai*. Un mâle de deux mètres cinquante, avec le dos tacheté de noir.

— Je préviendrai mon père, dit-il avec un petit rire. Sur le toit de l'abribus !

— Autre chose : si tu attrapes le poisson de Mami Beevi, relâche-le. Elle avait les larmes aux yeux quand elle l'a libéré. Elle n'apprécierait pas qu'on déguste son petit chéri.

— C'est quel genre de poisson ?

— Un machin bizarre. Très laid, avec un museau de chien.

— De quelle taille ? »

J'indiquai la longueur allant de mon coude au bout de mes doigts.

« *Chun !* Miam ! Parfait pour le poisson au curry de ma mère ! »

Il lança son filet. Celui-ci se déploya comme la robe d'une danseuse et se posa délicatement à la surface. Nous sommes restés là un moment, Ismet à guetter le

poisson, moi dans mon rafiote en plastique, entourés d'une mer d'eau. Je rectifiai aussitôt cette impression : non, pas une mer. Une inondation n'a rien d'une mer. La mer entre en conversation avec vous. Elle vous presse, se dérobe, exige qu'on lui réponde. Les vagues et le sable qui se meut sous nos pieds ont leur cadence ; quand on est dans la mer on en comprend intuitivement les motifs. Alors qu'une inondation ne cherche qu'à s'échapper. Elle ne vous parle pas, elle sait que jamais elle ne reviendra et ne perd pas son temps à badiner quand son seul but est de se retirer.

« C'est qui ? » demanda Ismet en désignant une silhouette foncée.

Je ne parvenais pas à distinguer. La personne nous faisait signe, les bras en l'air. Elle continua d'avancer dans l'eau.

« *Ya Tuhan!* s'exclama Ismet. Mon Dieu ! T'as vu ça ? »

C'était Nain, la folle aux sangsues. Reconnaisable à sa tignasse blanche qu'elle taillait à la serpe de temps à autre. De loin, ce n'était qu'une forme sombre. Quand elle se rapprocha, il nous apparut qu'elle était noire parce qu'elle était littéralement couverte de sangsues frétilantes. Je me demandai si elle était nue sous l'armure de bestioles qui lui couvraient le visage, les bras et le torse. Ça grouillait sous ses aisselles, d'autres lui pendaient des seins, des paupières et du lobe des oreilles. Nain cillait frénétiquement pour les empêcher d'atteindre ses yeux, mais l'une d'elles était déjà engagée sur un œil. Elle gardait les bras en l'air pour éviter que la colonie de sangsues qui les tapissaient ne tombe à l'eau.

« *Ya Allah!* s'exclama Ismet. Que vous est-il arrivé, Nain ? »

— Il faut que je les sauve, dit-elle. Mes bé... »

Plusieurs sangsues s'engouffrèrent entre ses lèvres. Elle tenta de les recracher. « Mes bébés. » Sa langue allait et venait dans sa bouche, comme pour déloger un bout de viande coincé entre deux molaires.

J'imaginai son affolement face à la montée des eaux, je la voyais se déshabiller en catastrophe avant de plonger dans les grandes bassines où elle élevait ses sangsues, implorant ses petites chéries de s'agripper à elle et de planter dans sa peau leurs crocs minuscules. J'avais déjà vu les gesticulations cocasses d'une sangsue qui s'apprête à sauter, dressée en l'air comme pour faire son inspection avant d'y aller. *Venez sur Naïn, mes bébés ! Avec moi, vous n'aurez rien à craindre !* Et les centaines de bestioles de bondir, telle une pluie d'élastiques.

« Où les emmenez-vous ? demanda Ismet.

— Au centre d'accueil des réfugiés ! Je dois les sauver ! »

Un filet de sang lui coula à la commissure des lèvres quand elle mordit par inadvertance l'une de ses protégées manifestement repue.

« Voyons, Naïn, jamais on ne vous laissera entrer comme ça ! Au milieu de femmes avec de vrais bébés. Vous allez finir à l'hôpital psychiatrique de Tanjung Rambutan.

— Je dois sauver mes bébés », s'entêta-t-elle.

Elle expira bruyamment par le nez pour expulser une sangsue qui venait de se nicher dans sa narine. J'espérais sincèrement qu'elle ne soit pas totalement nue. Les sangsues s'insinuent dans les moindres orifices et on m'a raconté des anecdotes peu ragoûtantes sur ces bestioles quand elles se reproduisent à l'intérieur de leurs hôtes humains.

« Allez, dis-je. Prenez mon canot, trouvez un endroit au sec et, par pitié, enfitez quelque chose ! »

Je rejoignis Ismet dans l'eau pour maintenir le bateau le temps que Naïn parvienne à s'y hisser. Plusieurs sangsues se détachèrent, comme ivres mortes, aussi grosses que des olives. Je fus soulagé de constater qu'elle portait un bermuda effrangé.

« Allez plutôt au QG de la campagne électorale, près de la mosquée, suggérai-je. C'est plus près, c'est au sec, et on y distribue de la nourriture et des vêtements ce matin. »

Elle se mit à ramer et s'éloigna peu à peu, silhouette pathétique sous le parapluie à pois de mon rafirot en plastique bleu.

« Ne restons pas dans l'eau, dit Ismet en secouant la tête. Va savoir combien des bestioles sanguinaires de cette folle y sont tombées. Que va-t-elle faire, d'après toi ? »

— Je ne sais pas. Je vais appeler Sevaraja pour qu'il s'occupe d'elle et l'emmène à l'hôpital. Je ne voudrais pas que toutes ces sangsues la saignent à blanc.

— Eh bien, avec tous ces politicards, elles seront en famille ! »